

***Et c'est le temps qui
court***

Kylie Ravera

Soit quarante minutes avant que ne sonne le gong, le glas, le tocsin, ou n'importe quel carillon lugubre annonciateur de la fin du délai accordé par Petrocolas à Barillion.

Mes doigts restent figés au-dessus du clavier de l'ordinateur tandis que les caractères sur l'écran se mettent à danser devant mes yeux. Cela fait déjà trois heures que je planche sur la présentation, reprenant chaque schéma, chaque graphique, chaque tableau, pour éradiquer les erreurs et les incohérences, reformuler les phrases bancales, virer les exemples et les illustrations qui n'ont rien à voir avec le cas d'usage du client. Et l'importance de l'enjeu est en train de paralyser mes mains aussi bien que mon cerveau.

Le client, c'est Petrocolas. Un géant brésilien de l'industrie pétrochimique qui aligne un chiffre d'affaire de plusieurs milliards de dollars.

Barillion, c'est la boîte pour laquelle je travaille. Une PME française qui compte quarante-neuf employés et possède un savoir-faire unique dans le domaine du vapocraquage à haut rendement. Petrocolas est notre plus gros client.

Il y a de ça deux ans, nous avons remporté l'appel d'offre au nez et à la barbe de nos concurrents allemands et américains, pourtant bien mieux implantés que nous localement et présents sur le marché depuis plus longtemps. Grâce au procédé de distillation breveté par Barillion, nous avons prouvé aux Brésiliens que nous avons la meilleure solution technique, celle qui leur permettrait d'augmenter leur productivité de 0,8%, les gains se chiffrant en millions.

L'argument était de poids, mais nous n'aurions jamais gagné le projet sans le sens du relationnel de François. François Goulevant, notre directeur commercial, capable d'apprendre à baragouiner suffisamment le portugais le temps d'un vol Paris / São Paulo pour montrer que « Yes, we care ». Capable aussi, une fois sur place, de négocier avec un métallurgiste local la construction des tubes nécessaires à notre dispositif, pour éviter la coûteuse taxation liée aux importations. Capable, enfin, de démonter point par point l'argumentaire de notre principal concurrent sans jamais se montrer insultant.

François Goulevant est mon supérieur hiérarchique direct. C'est lui qui m'a embauchée quelques mois après la création de Barillion, alors que j'étais vouée à brasser de l'air au sein de la structure commerciale d'une multinationale spécialisée dans l'agroalimentaire.

— Tu as deux semaines pour tout apprendre sur le craquage catalytique et la pyrolyse des hydrocarbures, m'a-t-il dit alors que je n'avais pas encore signé mon contrat. Chez Barillion, j'attends de mes commerciaux qu'ils connaissent le produit aussi bien que les ingénieurs.

Je n'ai pas hésité une seconde avant de relever le défi. J'en avais assez de mes pantoufles un peu trop confortables enfilées depuis que j'étais sortie diplômée de mon école de commerce. Après plusieurs nuits passées à potasser un sujet dont j'ignorais tout quelques jours auparavant, j'ai fait ma première présentation en clientèle. Nous n'avons pas gagné le projet mais François, qui avait assisté à ma prestation, a estimé que je n'avais pas démerité.

— Est-ce que tu as de l'ambition ? m'a-t-il demandé.

— Bien sûr que oui.

— Ça ne suffit pas. Je cherche des collaborateurs qui ont de l'ambition pour Barillion. Qui ne vont pas la lâcher au bout de six mois parce qu'il y aura eu trop de déplacements, trop d'heures, trop de frustrations. Parce qu'il aura fallu dormir dans l'avion entre deux rendez-vous clients. Ou qu'un cheikh en Arabie Saoudite aura finalement décidé de ne pas leur ouvrir sa porte pour laisser entrer le concurrent. Sans plus d'explication.

J'ai réfléchi un instant. Pensé à mes quelques économies.

— Est-ce que je pourrais entrer au capital de Barillion ?

François Goulevant a souri, comme si ma question me permettait de marquer des points dans son estime.

— Voilà ce que je peux te proposer.

Il a aligné trois chiffres sur un papier : un salaire fixe, une part variable et un pourcentage de participation.

Et j'ai compris que mon ambition passerait par celle que je pourrais avoir pour Barillion.

23 h 22

J'ai toujours de l'ambition. Je VEUX rattraper ce foutu projet, remettre cette présentation d'équerre, convaincre Petrocolas que nous sommes encore les meilleurs. Être les meilleurs. Une obsession.

Une obsession qui n'a jamais été celle d'Alexis. Nous nous sommes séparés six mois après mes débuts à Barillion ; période pendant laquelle je n'ai pas dû le voir pendant plus de trois semaines, tellement il y avait à faire pour lancer véritablement notre petite structure qui comptait alors à peine quinze employés. Il n'a pas accepté les vacances annulées, mes week-ends passés sur la route, mes absences alors même que j'étais assise en face de lui. Nous n'avons pas eu le temps de nous disputer. Ni, moi, celui d'être triste. Je venais de signer mon premier client, grâce auquel Barillion franchirait le cap de l'année. Une moitié de ma part variable était acquise et j'avais en ligne de mire la seconde moitié.

Un mal pour un bien, me suis-je dit quelques mois plus tard, lorsque j'ai rencontré Adam. Journaliste free-lance, perpétuellement sur la route lui aussi, nous étions faits pour nous entendre. Il y a deux ans de ça, juste après la signature du contrat avec Petrocolas, nous avons acheté ensemble un appartement à Londres. Lieu de retrouvailles festives et souvent alcoolisées – quand l'un ou l'autre n'est pas contraint d'annuler en raison de ses obligations professionnelles, évidemment.

Adam adore cet appartement hors de prix. Pour ma part, je préfère la petite maison que j'ai fait rénover dans la campagne sarthoise, à quelques kilomètres du Mans (et de sa gare TGV qui la met à une heure de Paris). Mon vrai chez-moi, un refuge au calme où je joue avec l'illusion de maîtriser le temps.

Mais pas ce soir. Ce soir, je ne maîtrise plus rien. Le feu s'est éteint dans la cheminée du salon, là où je me suis installée pour travailler – non, pour gagner ma course contre une horloge qui dévore les secondes à grands coups de dents.

23 h 25

Tout ça, c'est la faute de François Goulevant. C'est à cause de lui que ce soir, mon pouls s'accélère, que mes oreilles sifflent et que mes doigts tremblent au-dessus de mon clavier stérile. Je lui en veux terriblement.

Il y a deux mois, le directeur technique de Petrocolas, Raoul Ribeira, a quitté la société. Il occupait le poste depuis plus de vingt ans. À soixante ans, il a choisi de raccrocher les gants. Comme il nous avait à la bonne – surtout François – il nous a avertis : Gustavo Lima, son successeur, est un pro-Waterfuel, la société américaine qui est l'un de nos plus gros concurrents.

Les conséquences de ce changement à la tête de Petrocolas se sont matérialisées de manière concrète à peine trois semaines tard : un *Request For Proposal* a été émis sur la technologie de distillation. Un RFP, c'est un document qui regroupe une série de demandes techniques et financières sur lesquelles les fournisseurs potentiels sont appelés à se positionner. Il permet d'ouvrir le marché, de faire jouer la concurrence, de renégocier les prix et parfois de changer de prestataire. Pendant deux ans, nous avons réussi à y échapper, notre contrat étant renouvelé par tacite reconduction. Gustavo Lima a mis fin à ce statu quo. Résultat : un document de cent cinquante pages regroupant pas moins de trois cents questions, qui a été envoyé à cinq sociétés – dont Waterfuel et Barillion.

Dès que nous l'avons reçu, Stéphane Autain, notre directeur, a convoqué un conseil de guerre : il y avait François, Eric Shub le directeur technique, Cristina Locatelli la chargée d'opération, et moi, en tant que responsable commercial du compte Petrocolas.

— Clairement, ce RFP a été rédigé pour Waterfuel, nous a annoncé Stéphane d'une voix tendue. L'utilisation d'un procédé de type Z5 est mentionnée comme un prérequis obligatoire, et il n'y a qu'eux pour avoir une solution basée sur cette technologie. Si on ne réagit pas, on va se faire sortir.

Je savais que cela arrivait au pire moment. Alors que nous avons lancé les embauches pour nous agrandir et déjà investi dans de nouveaux équipements. Petrocolas, c'était encore 28% de notre chiffre d'affaire. Impossible de s'en passer, non seulement pour soutenir notre croissance mais aussi pour continuer à exister.

— Eric, j'ai besoin que tu me prépares un plan où l'on intègre la technologie Z5 dans nos processus, et que ça arrive dans moins de trois mois. Cristina, je veux que tu fasses un audit sur notre installation actuelle pour vérifier tout ce qui ne va pas et qui pourrait être utilisé contre nous. Essaie de faire parler les opérateurs locaux, va sur place, campe là-bas s'il le faut. On doit leur

montrer qu'on est là, sur le terrain, avec eux, pour les conforter dans l'idée qu'avec nous, ils ont fait le bon choix.

Stéphane s'est ensuite tourné vers moi.

— Je sais que tu t'occupes du compte Petrocolas et qu'à ce titre, tu devrais coordonner la réponse au RFP. Mais je sais aussi que tu es assez prise par le projet Rabidi Oil, qui est très important pour nous également. Je propose donc que ce soit François qui se charge directement de cette réponse. D'accord ?

Ce n'était pas une question, mais un ordre formulé diplomatiquement. Normalement, je n'aurais eu aucun problème avec le fait de confier mon bébé à François. Si je l'avais élevé, c'était lui qui l'avait mis au monde. Et puis c'était mon chef, le meilleur d'entre nous, le plus pointu et le plus affûté lorsqu'il s'agissait de défendre nos points forts face à la concurrence. En tout cas, voilà à quoi ressemblait le François que j'ai connu durant les cinq années de notre collaboration. Un mentor exigeant qui m'a tout appris des ficelles du métier.

Pourtant, à cet instant, j'ai été tentée d'élever la voix pour exprimer le fond de ma pensée : que ce n'était pas une très bonne idée.

Mais j'ai croisé le regard de François et je n'ai rien dit.

J'aurais dû. Sûrement, nous n'en serions pas là aujourd'hui.

23 h 26

Je ne sais pas comment elle s'appelle. Je ne l'ai vue qu'à deux ou trois reprises, furtivement. La première fois, il y a trois mois, quand elle est venue attendre François, en bas de notre bureau parisien. J'étais sortie en même temps que lui, il était tard, déjà, vingt heures passées. Il s'est montré surpris, d'abord, puis embarrassé. Il ne me l'a pas présentée et s'est éloigné rapidement en sa compagnie, sans réellement prendre congé. Je les ai suivis du regard, et un peu avant qu'ils n'atteignent le coin de la rue, j'ai vu qu'elle lui prenait la main.

J'ai pensé à Sylvie, la femme de François, à Romain et Louis, leurs deux garçons. Et j'ai haussé les épaules, en me disant que ça ne me regardait pas.

Il s'est trouvé que ça me regardait tout de même. Car à partir de ce moment-là, François a commencé à changer.

Les réunions d'équipe ont été décalées. Certaines annulées. Les débriefs ont perdu de leur mordant. Les comptes rendus de leur acuité. Et pour un nombre croissant de déplacements, François s'est arrangé pour se faire remplacer.

Nous avions l'habitude de déjeuner ensemble tous les midis pour discuter de nos dossiers, et il ne lui était jamais arrivé de quitter les bureaux avant moi. Tout cela s'est arrêté.

Je les ai revus tous les deux, un soir, par hasard, dans la file d'attente d'un cinéma. Ils allaient voir une comédie romantique américaine et la tête de la jeune femme reposait sur l'épaule de François.

Voilà pourquoi je n'approuvais pas la décision de Stéphane Autain de confier à François Goulevant le projet dont dépendait l'avenir de Barillion.

23 h 28

La réponse au RFP aurait dû être rendue il y a vingt-quatre heures. Mais pour la première fois depuis la création de Barillion, et alors que nous avons à notre actif plus d'une centaine de réponses à appel à projet, nous avons demandé un délai. Et obtenu un jour de plus, parce qu'il doit encore y avoir chez Petrocolas un ou deux hommes de Ribeira qui nous aiment bien et qui ne veulent pas changer de fournisseur.

— Vingt-quatre heures, c'est tout ce dont j'aurai besoin pour finir de peaufiner le dossier, a affirmé François avec une légèreté que je ne lui connaissais pas. J'aurai même terminé avant. De toute façon, j'ai une contrainte personnelle demain soir.

Stéphane s'est contenté d'acquiescer. Il faisait confiance à son associé. J'ai tout de même proposé :

— Si tu veux, François, je pourrai faire une dernière passe sur le document, avant de l'envoyer. Histoire de mettre toutes les chances de notre côté.

Il a haussé les épaules.

— Si tu veux. Mais tu n'avais pas un truc prévu ce week-end ?

Le mariage de ma sœur. En ce moment-même, d'ailleurs, la fête doit battre son plein.

— Ça va, ai-je grimacé, je ne suis pas le témoin.

Après la cérémonie à la mairie du Mans, j'ai filé dans ma maison pour attendre le message de François. Il a fini par arriver à vingt heures (« Désolé pour le retard »), la réponse à Petrocolas en pièce jointe.

Mes craintes se sont confirmées quand j'ai pris connaissance du document : un véritable torchon.

23 h 29

Dix minutes viennent de mourir sans que je n'aie réussi à les exploiter.

Les erreurs sont disséminées un peu partout dans le document – références erronées, prix obsolètes, recommandations non pertinentes – il me faut tout relire avec attention pour les repérer et les corriger. J'aurais pu faire tellement mieux si j'avais été, dès le début, en charge du projet !

Alors que là, et sans que ce ne soit ma faute, je risque de tout perdre, en même temps que Barillion.

Je serre les dents, puis retrousse virtuellement mes manches avant de me repencher sur mon clavier.

21 h 30

Je cligne des yeux. Plusieurs fois. Mais les chiffres qui s'affichent dans le coin de mon écran d'ordinateur ne changent pas. Les aiguilles de ma montre confirment l'information. Il fait toujours nuit, dehors, car nous sommes en février, mais je sens la chaleur sur mon côté droit : du bois brûle à nouveau dans la cheminée.

Sur mon document, le dernier graphique que je venais d'ajouter a disparu.

Il y a vingt-cinq ans

C'est là que le phénomène s'est produit pour la première fois. J'avais dix ans. C'était le lendemain de mon anniversaire. J'avais reçu une Game Boy à cette occasion, la toute grise avec deux boutons rouges sur le côté, et deux cartouches de jeux dont j'ai oublié les noms. La console venait tout juste de sortir en France, il y avait des publicités à la télé mais peu d'enfants de mon âge en possédaient. J'avais désobéi à mes parents et glissé mon cadeau dans mon cartable avant de partir à l'école. Pendant la récréation, j'avais sorti mon nouveau jouet, savourant à l'avance les regards plein d'envie de mes camarades. Je n'avais pas été déçue. Cet objet, dont j'apprendrai plus tard qu'il avait surtout servi à mon père à s'acheter une bonne conscience, donnait soudain de l'importance à la petite fille insignifiante que j'étais. De nouveaux amis s'étaient matérialisés à mes côtés, prêts à m'inviter à des fêtes dont j'ignorais jusque-là l'existence. En l'espace d'un quart d'heure, je m'étais grisée de popularité.

À la fin des cours, très satisfaite de moi-même, je rentrais en sautillant pour déjeuner à la maison quand ils me sont tombés dessus. Trois garçons du collège, qui, dans mon souvenir, et même si cela est impossible, faisaient le double de ma taille. Le plus costaud était le grand frère de l'un de mes camarades de classe. Une tête de brute avec un début de moustache. Il m'a souri d'un sourire qui hante encore mes cauchemars, avant de s'emparer de mon sac. Je me suis accrochée, les yeux piqués par des larmes de rage. Il m'a repoussée d'un geste guère plus marqué qu'une pichenette, qui a pourtant réussi à me projeter au sol. J'ai senti ma lèvre se fendre sur le trottoir pendant qu'un goût de sang envahissait ma bouche. Ma langue a rencontré une absence de dent là où se trouvait encore quelques instants auparavant une incisive entière, et j'ai fermé les yeux.

Lorsque je les ai rouverts, j'étais assise à ma place, dans la salle de classe. Il était 10h20, la sonnerie aigrelette marquant le début de la récréation venait de retentir. Ma langue a sondé ma bouche pour vérifier que mes incisives et mes lèvres étaient intactes. J'ai laissé la Game Boy dans mon cartable, et si je ne me suis pas fait de nouveaux amis, je n'ai pas non plus été attaquée à la sortie.

Je n'ai jamais raconté à personne le rêve étrange que j'avais fait.

Il y a vingt ans

Il avait des yeux verts et une fossette au menton. Quelques années de plus que mes quinze ans, mais je m'étais dit que ce n'était pas plus mal qu'il ait un peu d'expérience. C'était Aurélie qui nous avait « mis en contact ». C'était chez elle aussi que se déroulait la soirée. Elle nous avait présentés

rapidement l'un à l'autre, dans un brouhaha ponctué par une sono qui crachait « You are not alone » de Mikael Jackson. Il avait répondu à mon sourire timide par une bise à la commissure de mes lèvres. Là où personne à part mon père ou ma mère ne m'avait jamais embrassée.

Il s'était éclipsé pour revenir aussitôt avec un gobelet en plastique où des morceaux de fruits flottaient dans du jus d'orange — enfin, ça y ressemblait. J'avais avalé le liquide d'une traite et m'étais sentie mieux. Ma main s'était glissée dans la poche arrière de mon jean pour vérifier la présence du préservatif que j'avais chipé dans la table de chevet de mon père. Je l'avais serré entre mes doigts comme un talisman.

Il fallait que ça se passe aujourd'hui, avec ce garçon, parce que sinon, j'allais mourir, c'était une certitude. Toutes mes copines l'avaient déjà fait, du moins le prétendaient-elles, et je n'en pouvais plus d'être « la fille moche qui n'a jamais été avec un garçon ». Cette étiquette me grattait tellement la peau que j'étais prête à l'arracher avec mes ongles. Mais j'avais besoin, d'abord, de dissoudre la boule d'angoisse qui tournoyait dans mon ventre. La sangria avait commencé le travail et les vodka-orange qui ont suivi ont terminé le boulot. J'ai accompagné les yeux verts et la fossette à l'étage, ignorant les marches qui dansaient sous mes pas.

Ça s'est passé très vite. Je n'ai pas eu le temps de sentir grand-chose. Une vague douleur, et puis surtout, la déception. Le monde n'avait pas changé de couleur. Je n'avais pas eu de révélation, de feu d'artifice dans la tête comme me l'avaient promis mes copines.

Le propriétaire de la fossette avait déjà enfilé son pantalon alors que j'étais encore allongée dans des draps constellés de petits oursons, luttant contre une envie de vomir.

Au moment de sortir, il s'est tourné vers moi pour me dire :

— Au fait, tant que t'es là, ça t'embête si je propose à Matthieu de venir ?

J'ai cligné des yeux et je me suis retrouvée deux heures en arrière, debout dans le salon d'Aurélie, un verre de sangria à la main.

Je l'ai reposé sans même y goûter et je suis rentrée chez moi.

Ma seconde première fois, finalement, ce serait à l'âge canonique de vingt-six ans, avec Alexis.

Il y a quinze ans

La troisième fois que le phénomène s'est produit, j'étais en train de plancher sur l'épreuve d'histoire-géo du concours d'entrée à l'ESSEC. Elle était affublée du plus gros coefficient parmi toutes les épreuves permettant d'intégrer l'école de commerce à laquelle je me préparais depuis deux ans.

La veille, mon père avait fait un infarctus. Il avait été transporté d'urgence à l'hôpital où il avait passé la nuit, avec ma mère à son chevet. Je n'avais pas eu de nouvelle depuis.

À peine m'étais-je installée dans la salle des examens que des pensées parasites avaient envahi mon cerveau. Je n'en avais strictement rien à faire de « l'impact de la crise pétrolière de 73 sur la désindustrialisation », je me demandais à quoi ça servait, tout ça, tous ces efforts, ce temps passé, puisqu'on peut mourir comme ça, bêtement, pour une artère bouchée. Qu'est-ce qui l'avait bouchée, cette artère, d'abord ? Se pouvait-il que ce soit le stress ? Ce fameux stress qui poussait parfois mon père à hurler sur ma petite sœur ou moi sans véritable raison ? Ce stress qui résultait de la pression incroyable qu'il savait se mettre dans tout ce qu'il entreprenait ? Ce stress contagieux contre lequel il nous fallait sans cesse lutter ?

Je comprendrai plus tard que mon père était habité par la crainte de perdre son job, de ne pouvoir payer ses emprunts, d'être déclassé, de se retrouver à la rue et dans l'incapacité de subvenir aux besoins de sa famille. Une crainte largement infondée pour ce cadre dans l'industrie du transport, qui trouvait certainement sa source dans son histoire de fils d'ouvrier ayant grimpé tout seul les barreaux de l'échelle sociale sans jamais réussir à se défaire du sentiment d'être un imposteur.

Mais à ce moment-là, alors que j'étais assise sur ma chaise avec les clés de mon avenir devant moi, je ressentais avant tout de la colère. Ce concours, je ne savais plus si je le passais pour moi ou pour mon père. Et dans ce dernier cas, il ne servirait à rien s'il ne survivait pas.

Au bout de deux heures, j'avais beaucoup réfléchi mais je n'avais rien écrit. Ma paralysie mentale semblait avoir effacé d'un coup tous mes projets. Le choix s'était fait sans moi. Et j'en avais presque été soulagée.

Jusqu'à ce clignement des yeux qui, en me ramenant deux heures plus tôt, avait à nouveau tout rendu possible. J'avais pris une grande inspiration en même temps que mon stylo. Et j'avais commencé à noircir ma copie.

Quelques semaines plus tard, je recevais un courrier confirmant mon admission à l'ESSEC. Et je lisais dans les yeux de mon père que j'étais un peu sa gloire.

Mon père qui s'éteindrait un an plus tard, victime d'un AVC. Assis tout seul dans sa voiture, dans le garage de sa maison qu'il n'aurait pas eu le temps de quitter pour se rendre à son travail. Je suppliais alors mon pouvoir de se manifester, de me ramener deux heures en arrière, quand j'aurais pu le sauver en appelant les pompiers.

Mais ce n'était pas à moi de décider ; et mes larmes, cette fois, n'avaient rien pu changer.

Il y a dix ans

L'avion venait de quitter la piste et mes mains étaient agrippées aux accoudoirs. Même aujourd'hui, alors qu'une partie de ma vie se déroule dans les airs en raison de mes déplacements professionnels, je reste habitée par une sensation de mort imminente durant la phase de décollage. A l'époque, j'avais encore moins d'expérience, et une trouille bleue qui me dotait d'un teint de cadavre.

À côté de moi, Noémie souriait.

Noémie, ma cadette de deux ans, a toujours été une boule d'énergie et de bonne humeur. C'est le papillon de la famille, au contact facile, qui sait mettre n'importe qui dans sa poche en un claquement de doigts.

Il paraît que physiquement, on se ressemble ; mais honnêtement, je la trouve plus jolie que moi. Peut-être, justement, parce qu'elle sourit tout le temps.

À cet instant, elle était ravie.

— Je suis contente que tu sois là, m'a-t-elle dit avant de se tourner vers son autre voisin.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'éprouver un pincement de jalousie quand elle l'a embrassé à pleine bouche. Son petit ami de l'époque s'appelait Albin. C'était plus ou moins à cause de lui que je me trouvais assise dans un avion en direction de New Delhi.

Albin, c'était le French Doctor dans toute sa splendeur. Un pur, un vrai, qui avait sa place réservée au chevet du monde. Le physique de l'emploi, aussi, avec un regard d'une telle douceur qu'il avait fait chavirer le cœur de Noémie. Nous partions en direction du Bangladesh, dans un dispensaire, où ma sœur et moi nous apprêtions à jouer les maîtresses d'école.

En ce qui concerne Noémie, il s'agissait de son vrai métier, elle avait déjà une année d'enseignement derrière elle. Moi, j'étais une pièce volontairement rapportée.

Quand Noémie m'avait parlé de son projet avec Albin, je traversais une sorte de crise existentielle. Mon travail consistait à négocier avec des grandes surfaces le placement des plats préparés produits par mon entreprise, et je me débrouillais désagréablement bien. Désagréablement, car je n'aurais pas donné le plus élaboré de ces plats à mon chien.

Alors, j'étais en quête de sens. Et je m'étais dit que je le trouverais peut-être au bout du monde, dans le regard d'un enfant avide de connaissance. J'avais donné ma démission et m'étais engouffrée dans le sillage de Noémie et d'Albin.

Et tandis que l'avion se stabilisait à son altitude de croisière, j'avais pris conscience que mes motivations avaient davantage à voir avec le regard du beau docteur que celui d'un quelconque gamin...

Un clignement d'yeux plus tard, je m'étais retrouvée dans la salle d'attente de l'aéroport, à Paris.

Je m'étais excusée auprès de ma sœur ébahie et j'étais partie.

Mon entreprise d'agroalimentaire avait été tellement contente de me voir revenir qu'elle m'avait accordé une augmentation.

Il y a cinq ans

La dernière fois que le phénomène s'est produit, avant aujourd'hui.

La femme de François est peintre. Son art ne me parle guère, ce qui ne l'empêche pas d'exposer dans une galerie où des critiques se pâment devant ses œuvres. À mon avis, elle ne fait pourtant que décliner *ad nauseam* la représentation d'un chat écrasé au bord d'une route.

J'avais été invitée à son premier vernissage, comme quelques autres collègues de Barillion. À cette époque, je travaillais tout juste depuis un an pour la société, j'étais encore peu habituée aux mondanités et j'avais été impressionnée par la munificence de la réception.

Les invités de marque étaient nombreux et je commençais à réaliser que je n'étais pas loin d'appartenir à leur caste. Sans que je ne m'en rende compte, j'avais intégré leurs codes, leur façon de parler et leurs références, suite aux missions que j'avais déjà effectuées.

François m'avait dit à plusieurs reprises que j'avais un don pour m'adapter, pour deviner instinctivement ce qui était attendu de moi. Pour me fondre dans un moule et ne rien lâcher. À cette réception, j'avais compris pourquoi il m'avait embauchée.

Je savourais un petit four et une coupe de champagne quand mon téléphone a sonné. Je suis restée quelques instants à fixer la photo d'Alexis et j'ai décroché. Cela faisait plusieurs mois que je n'avais pas entendu le son de sa voix.

— Est-ce que je peux te parler ? S'il te plaît...

— Où es-tu ?

— Devant chez toi.

— ... J'arrive.

Mon cœur s'était mis à battre à tout rompre. Je me suis éclipsée de la soirée en prétextant une urgence, ce qui était le cas, et une demi-heure plus tard, j'étais en face de mon immeuble.

Alexis se tenait dans le hall d'entrée. Il était pâle, le cheveu hirsute. Il avait maigri et ses mains tremblaient.

— Je crois qu'on a fait une connerie...

Je ne lui ai pas laissé le temps d'en dire plus et je me suis jetée dans ses bras.

Nous sommes montés dans mon studio sans cesser de nous embrasser. Je redécouvrais son odeur, sa chaleur, son souffle dans mon cou, et je me suis demandé comment j'avais pu renoncer à tout ça.

— On ne se quittera plus, hein ?

— Plus jamais, lui ai-je promis en fermant les yeux alors qu'il se pressait contre moi.

... Et je suis revenue deux heures en arrière. Dans la galerie d'art, François me présentait Sylvie qui me présentait ses chats écrasés, et quelque chose en moi s'est mis à hurler : pourquoi ?

Parce qu'Alexis était un frein à ma carrière ? Parce qu'il fallait que je suive le chemin que le destin m'avait tracé ? Parce que cette réconciliation n'aurait été qu'un pas en retrait avant un saut qui s'avérerait plus douloureux encore ?

Quand, une heure et demie plus tard, mon téléphone a sonné, je n'ai pas décroché.

À la fin de la soirée, un certain Adam me raccompagnait chez moi.

21 h 31

Rapidement, j'analyse la situation.

En une demi-heure, je peux avoir rattrapé le travail que j'avais déjà effectué sur le dossier, de mémoire. Il me restera ensuite deux heures complètes pour traiter les parties que je n'ai pas encore revues.

Ça pourrait suffire. Si je reste concentrée, avec ce temps supplémentaire, je pourrais produire quelque chose de potable. De quoi donner à nos soutiens chez Petrocolas une arme pour nous défendre au mieux.

Et, si je réussis, peut-être que je passerai aux yeux de Stéphane Autain pour la personne qui aura sauvé la situation alors que François Goulevant ne tenait plus son rang...

Je prends une profonde inspiration et mes doigts recommencent à voler sur le clavier.

22 h 00

J'ai rattrapé le point atteint avant mon « saut ». J'ai revu et corrigé la moitié du document.

Il ne reste plus que des braises dans la cheminée. Je vais chercher une bûche que je glisse dans le foyer.

Elle s'embrase en grésillant.

22 h 05

Le chocolat est brûlant dans la tasse fumante. Je suis contente d'avoir retrouvé dans un placard une vieille plaquette oubliée que j'ai fait fondre dans une casserole. Avec du lait et un peu de cannelle. Comme le préparait Alexis.

Je m'installe devant la cheminée, les jambes croisées sur le tapis, et contemple la danse des flammes tandis qu'elles dévorent le bois.

23 h 30

Je me lève en m'étirant, les membres engourdis par la chaleur, et retourne m'asseoir face à mon ordinateur. Pour la première fois, j'ai décidé de ne pas utiliser le cadeau qui m'a été fait. Deux heures pour améliorer mon sort, pour changer le cours des choses, pour ne pas commettre les erreurs qui m'empêcheraient de grimper plus haut encore...

Je ne veux plus grimper. Car si je sais ce que j'ai gagné, j'ignore tout de ce que j'ai perdu.

...

Ce n'est pas tout à fait vrai.

J'ai perdu ce que j'aurais dû être. Ce que mes mauvaises décisions et mes échecs auraient fait de moi.

J'ai perdu des rêves. Des désirs et des espoirs qui m'auraient certainement emmenée ailleurs, sur une autre voie.

J'ai perdu du temps.

...

Dans une demi-heure, la réponse de Barillion au RFP de Petrocolas sera envoyée dans un tuyau transatlantique, avec des imperfections qui nous coûteront sans doute le projet.

Tant pis.

Demain, j'appellerai Alexis.

Cinq ans plus tard

Petrocolas... Barillion... Que tout cela me semble loin, à présent. Inutile, futile, pas intéressant. Qu'en serait-il si, il y a cinq ans, je leur avais consacré mes deux heures supplémentaires au lieu de les laisser s'évanouir dans les vapeurs d'un chocolat brûlant ?

Ce soir-là...

Je n'ai pas refusé mon cadeau, en réalité. Je l'ai simplement utilisé de la meilleure des façons.

En arrêtant le temps qui court pour réfléchir à ce qui est vraiment important.

Une tasse de chocolat fume sur la table de la cuisine. Ce n'est pas moi qui l'ai préparé. J'en avale une gorgée. Savoure la pointe de cannelle.

Il est aussi bon que la première fois.

Qu'il y a deux heures.

Qu'il y a quinze ans.